

Du Jardin des délices au désert des Tartares : variations du Père Castel sur l'origine des langues¹

Nadine VANWELKENHUYZEN

G. Gusdorf² a rappelé comment les voyageurs partis à la découverte des Terres Neuves et des territoires d'Outre-Mer dressent un inventaire des peuples du monde qui bouleverse les données du « globus intellectualis » et fait craquer l'espace clos du dogmatisme chrétien. Les prétentions universalistes et totalitaires d'un Bossuet ne sont plus d'actualité alors que les missionnaires jésuites observent en Inde ou en Chine l'authenticité et la richesse des spiritualités locales. En mal d'origines exotiques, l'Europe des Lumières remonte les sources du Nil et cherche à retrouver en Orient la trace d'enfants perdus de Noé. Mythologie et philologie comparées se croisent pour élaborer une archéologie des civilisations qui tienne compte de l'élargissement des perspectives et assouplisse les strictes filiations bibliques tout en respectant le schéma monogénétiq

La quête du « berceau primitif », par les enjeux qu'elle implique, mobilise toutes les énergies, celle des partisans de la primauté judaïque comme celle de ses adversaires. Le Père Castel n'échappe pas à la règle. Pour les théologiens, la question de l'origine des langues se résumaient à deux « dogmes » : celui de l'hébreu langue-mère et celui du don divin de la parole. Le texte de la Genèse définit le cadre au sein duquel s'élabore une réflexion linguistique qui manifeste rapidement des velléités émancipatrices quand elle ne devient pas franchement contestataire et désacralisante. Nous nous proposons d'examiner comment Castel interprète le corps de doctrine tiré des Écritures, en déchiffrant en particulier sa lecture de l'épisode de Babel. Il s'agira de souligner certaines infidélités ou certains écarts par rapport à la tradition en nous référant aux exégèses réputées « canoniques » d'un Calmet ou d'un Thomassin. On essaiera en outre de dresser la carte des filiations, des sources et des influences qui déterminent ses positions en matière de généalogie des langues.

¹ Cet article a paru dans *Autour du Père Castel et du clavecin oculaire. Études sur le XVIII^e siècle*, 23, 1995, 139-49.

² G. GUSDORF, *L'avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, 247-286 [Les sciences humaines et la conscience occidentale VI].

I. L'HÉBREU LANGUE-MÈRE : LEÇON DE GYMNASTIQUE ÉTYMOLOGIQUE ET DE DÉCLINAISON LATINE

En réalité, les Écritures ne font guère de grandes révélations sur la genèse du langage et sont même presque muettes en ce qui concerne le nom du prototype primitif : Adam et Ève s'adressent la parole en dieu sait quelle langue dont l'origine est manifestement préternaturelle mais dont l'identité ne nous est pas clairement déclinée. L'antiquité suprême de l'hébreu, promu matrice universelle sous l'influence de certains commentaires rabbiniques, est érigée en dogme par Augustin, Cyrille d'Alexandrie ou Jean Chrysostome. En marge de ces saints orthodoxes, la sécession s'organise, dès l'âge patristique, suivant une double perspective : l'une de type rationaliste est initiée par Grégoire de Nysse qui refuse l'image d'un « Dieu grammairien » ; l'autre de type nationaliste est représentée par saint Ephrem ou Théodoret de Cyr qui défendent la primauté de leur syriaque natal. Richard Simon d'une part, Fauchet et Pererius de l'autre se souviendront de la leçon. Par ailleurs, la progressive reconnaissance de l'unité sémitique stimule la concurrence d'idiomes voisins : le copte est mis à l'honneur par les Pères Minuti et Kircher³ tandis que le phénicien suscite la curiosité de T. Reinesius⁴ ou de S. Bochart⁵. Vient ensuite l'éthiopien, dont les prétentions sont encouragées par les travaux de M. Victorius ou de H. Ludolf⁶. Les progrès de ce pré-comparatisme amorcent un processus de démythification de l'hébreu dont la singularité de matrice originelle et sacrée se voit relativisée⁷.

Les défenseurs du primitivisme hébraïque feront néanmoins entendre leur voix jusqu'au cœur même du dix-huitième siècle : G. Postel⁸ ou T. Bibliander⁹ trouveront des continuateurs en la personne de A. Calmet¹⁰ ou

³ *Lingua aegyptiaca restitua, opus triprtitum, quo linguae coptae plena instauratio continetur*, Romae, sumpt. H. Scheus, 1643.

⁴ *Istoroumena linguae punicae, errori populari arabicam et punicam esse eandem opposita*, Altenburgi, per O. Michaellem, 1637.

⁵ *Geographiae sacrae*, Cadomi, typis P. Cardonelli, 1646.

⁶ *Grammatica linguae amharicae, quae vernacula est Habessinorum*, Francofurti ad Maenum, prostat apud J. D. Zunnerum, 1698.

⁷ D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positives*, Paris-Genève, Droz, 1978, 33-50. ID, « La crise de l'hébreu langue-mère au XVII^e siècle », *La République des lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, 65-99. M.-L. DEMONET-LAUNAY, « Du mythe à l'hypothèse : les changements méthodiques dans les recherches sur l'origine des langues au XVI^e siècle », *La linguistique entre mythe et histoire. Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, Nodus, 1993, 41-54.

⁸ *De originibus, seu de hebraicae linguae et gentis antiquitate, deque variarum linguarum affinitate liber*, Parisiis, apud D. Lescurier, 1538.

⁹ *De ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius*, Tiguri, apud C. Frosch, 1548.

de D. Bode¹¹. Castel semble bien être des leurs quand il écrit : « On croit avec vraisemblance que l'hébreu fut la langue mère d'où toutes les autres dérivèrent, par l'expresse volonté de Dieu, à la tour de Babel. Pour le moins c'est la plus ancienne que nous connoissons, et du reste la plus appropriée au langage de Dieu même et de la religion dans son origine¹². » Cette reconnaissance désinvolte et expéditive du dogme est le prétexte d'une leçon de déclinaison donnée sur le ton de la conversation badine : « Doutera-t'on que Diespater ne soit Deipater en latin ? or Deipater est le meme que Joupater car Deipater se resout fort grammaticalement en Pater Dei, et les petits enfants à la bavette declinent fort bien Jupiter par Pater Jovis. Jupiter disent ils est le nominatif c'est a dire le pere et Jovis est le genitif, c'est a dire le fils¹³. » La leçon se poursuit sur un mode mi-ironique, mi-jubilatoire par un numéro de haute voltige philologique. Jonglant avec les syllabes, Castel remonte la filière étymologique qui conduit de « Jupiter » à « Jehova Pater » en passant par les stades, « Jovis Pater », « Jou Pater », « Joua Pater », « Jhouva Pater », « Jhova Pater ». Doutera-t-on encore que « Jovis, de même que Jovem, Jove ne sont que les inflexions de Jou ou Joua ou Jhova seul vrai nominatif » c'est-à-dire « le meme Dieu Jehova » ? Qu'à cela ne tienne. Castel répète l'exercice avec « Diespiter » qui dévoile sa véritable identité en se transformant à rebours en « Diespater », « Deipater », « Pater Dei ».

Ces reconstructions, pour acrobatiques qu'elles nous paraissent, ne sont pas gratuites. Elles s'inscrivent dans un projet de colonisation et de valorisation rétrospectives de la culture païenne. Castel instaure un panthéon commun qui permet de définir un champ unitaire des représentations religieuses en y intégrant des traditions distinctes, voire opposées : Vulcain est assimilé à Tubalcain ; Saturne et Astrée à Adam et Ève ; Jupiter, Neptune et Pluton d'une part, Brama, Vichnou et Rousten de l'autre, sont réduits à des figurations idolâtriques de la Sainte Trinité¹⁴. Cette unification des mythologies trouve sa source dans les compilations composées à partir de la Renaissance par des érudits comme Marcile Ficin ou Natalis Comes, vastes encyclopédies de « données positives » relatives à la spiritualité des civilisations antiques. Les philologues humanistes pratiquent en toute bonne foi un comparatisme qui leur permet de raccorder la légende dorée gréco-romaine à la tradition biblique en conciliant culte des Muses et fidélité au Christ. Ils renouvellent ainsi le compromis établi à l'âge patristique entre

¹⁰ *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, P. Emery, 1707-1.

¹¹ *De primaeva linguae hebraeae antiquitate*, 1747 ; cf. D. DROIXHE, « Le prototype défiguré », *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, Narr, 1987, 65-80.

¹² *La clef de l'histoire des arts*, 15r°.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ Cf. *La clef de l'histoire des arts*, 14v° et *Conciliation naïve et physique du vrai et du merveilleux des arts et de l'Antiquité*, 17v° et 18r°.

monothéisme judaïque et polythéisme hellénique. Origène, Clément d'Alexandrie ou Eusèbe de Césarée furent les artisans de ce syncrétisme qui sanctionne, via le thème de la « préparation évangélique », la première tentative de mise sous tutelle de la culture païenne.

Dès la fin du seizième siècle, des lettrés regroupés à Leyde se chargent de poursuivre à des fins plus strictement apologétiques les travaux de leurs confrères italiens. Déceler derrière le culte des fétiches autrefois anathémisés la présence du vrai Dieu, voilà ce que proposent E. Spanheim, D. Heinsius ou G. Vossius, pour qui les divinités égyptiennes, phéniciennes ou grecques ne font que démarquer des personnages de l'Ancien Testament. Les Français naturellement ne se font pas prier pour apporter leur contribution : la *Geographia sacra* de Bochart, le *Pantheum mythicum* de Pomey ou la *Demonstratio evangelica* de Huet illustrent la thèse du plagiat biblique, reprise au siècle suivant par P.-A. Girardet¹⁵, P. Guérin du Rocher¹⁶ ou G. de Lavour¹⁷. Chez l'évêque d'Avranches et d'autres, l'antiquité du peuple juif constitue le présupposé et le point d'aboutissement d'une généalogie mythologique toujours en quête de racines hébraïques¹⁸. Castel, on l'a vu, n'hésite pas non plus à reconstituer de prétendues étymologies de la pensée fabuleuse afin de rallier les traditions profanes au tronc commun de l'Histoire Sainte. C'est que l'unité de la religion et l'authenticité de la Révélation sont en jeu. Le Jésuite participe de ce renouvellement de l'épistémologie religieuse suivant lequel les mythes et les rites primitifs manifestent la permanence du rapport de l'homme à Dieu selon une exigence universelle de la conscience humaine. Castel pourrait reprendre à son compte la formule de l'Anglais Tindal, *Le Christianisme aussi ancien que la Création* (1730). Dans une telle perspective, l'idolâtrie est interprétée comme une dégénérescence ou perversion polythéiste d'une épiphanie primitive de la vérité. Selon Castel, « l'idolâtrie n'étoit l'idolâtrie que par les contresens éternels que la fable y donnoit à l'histoire en faveur des passions du cœur. L'idolatrie n'a jamais été une invention, une découverte de la façon des hommes ni du démon : ce n'a été au contraire qu'une dégradation des inventions, des découvertes du bon Dieu, qui a de tout temps révélé aux hommes sa connoissance et celle de ses attributs, et de la religion, au moins naturelle¹⁹ ».

Si le dix-huitième siècle a la passion des fables, c'est parce que leur déchiffrement « équivalait à une libération de l'humanité maintenue dans les

¹⁵ P.-A. GIRARDET, *Nouveau système sur la mythologie* (1788).

¹⁶ P. GUERIN DU ROCHER, *Histoire véritable des temps fabuleux* (1776).

¹⁷ *Conférence de la fable avec l'Histoire sainte* (1730).

¹⁸ Ch. GRELL éd., *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVI-XVIII^e siècles*, Paris, Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne, 1992.

¹⁹ *La clef de l'histoire des arts*, 16r°.

ténèbres de l'erreur²⁰ ». Castel adopte en la matière une approche réductrice assez courante où le mythe apparaît en négatif, caractérisé par une double opposition au réel et au rationnel. Il est non-sens, non-vérité. Le Jésuite renverse cependant les rapports traditionnels entre mythe et histoire suivant lesquels le muthos est considéré comme une écorce falsificatrice du logos. Castel insiste : c'est la fable qui est dans l'histoire, tel un vers dans le fruit, et non le contraire.

II. AVANT OU APRÈS BABEL ? UNE QUESTION DE CHRONOLOGIE ET DE CALCUL

La construction de la tour et le châtement divin qui la suivit sont évoqués à plusieurs reprises par Castel, aussi bien dans ses manuscrits que dans son œuvre imprimée. La *Conciliation naïve et physique du vrai et du merveilleux des arts et de l'Antiquité* mentionne par exemple :

Le nec desistent a cognitionibus suis donec eas opera compleant, dit tout de la part de Dieu qui par pure miséricorde et pour ne plus nous exposer à un nouveau déluge, soufla sur ce projet, sur Babylone, sur Babel, sur ces géants d'esprit et d'art. Car ce souffle divin qui nous avoit fait si grand en Adam innocent découpa le nôtre en une infinité de petits souffles articulés et personnels, dont la contrariété fit qu'on ne s'entendit plus et qu'on se renvoya l'un l'autre, comme par des vents contraires, en dispersion sur toute cette grande mer de la surface de la Terre, en Asie, en Afrique, en Amérique, et nous japhetiens en Europe où nous voilà encore et je crois pour toujours. Tout se découpa comme le langage, Labium : car Dieu ayant tout fait par le verbe, la parole est le maître-pivot sur quoi roule toute l'humanité, toute la société, tout le commerce. Et les arts et nommément l'architecture se découpèrent. D'abord en Adam, il n'y avoit qu'un art, un talent de faire tout ce qu'on vouloit, tout ce dont on avoit la volonté ou le besoin. Peu à peu les talents se découpèrent et chacun eut le sien comme chaque animal son instinct (11r^o).

La lecture du mythe de Babel apporte un premier bémol à l'orthodoxie du Père Castel qui jusqu'ici n'a guère été prise en défaut. Mais tout vient à point à qui sait attendre. La tradition avait fixé de manière précise le nombre de langues qui résultèrent de la confusion : saint Augustin, par exemple, en compte soixante-douze. Les *Mithridates* de Gesner ou le *Thésaurus polyglottus* de Megiser font rapidement monter les enchères. Le chiffre avancé par l'évêque d'Hippone devient insoutenable et suscite même les moqueries. Prudemment, S. Bochart inverse la tendance et distingue vingt « types linguistiques » à l'issue de la division. Calmet convient à son tour qu'il faut revoir les calculs à la baisse et adopte en définitive la classification à sept matrices de J.J. Scaliger. Rien de tout ceci chez Castel qui renonce au boulier compteur de l'exactitude historique. Le mythe prend chez lui valeur de paradigme : Babel est l'« exemplum » à ne pas suivre

²⁰ G. GUSDORF, *op. cit.*, 175.

mais aussi le « topos » qui témoigne des pouvoirs du Verbe. La fragmentation linguistique s'impose comme le modèle, l'archétype en quelque sorte, d'une division qui affecte en cascade tous les niveaux de l'organisation sociale, y compris le plus infime. La démultiplication linguistique se mesure au nombre des constructeurs que la colère divine rend étrangers l'un à l'autre par autant de « souffles personnels ».

S'ébauche ici une interprétation que viendra confirmer la *Lettre sur le proverbe qui dit pêcher en eau trouble* et qui exploite les commentaires développés par la tradition exégétique à propos du syntagme « unum labium ». Comme le rappelle Calmet, celui-ci désigne au sens strict l'unité de langage mais renvoie au-delà à l'entente parfaite des hommes avant l'édification de la tour. Cette conception plus lâche était déjà celle soutenue par Philon le Juif et discutée dans une optique cratylienne quelques siècles plus tard par Jean Leclerc et Richard Simon²¹. Castel infléchit la notion philienne d'« accord » vers celle de « complicité » ou de « conspiration ». La communauté des langues est dès lors placée sous le signe de la menace, du danger : songeons simplement aux « frey-maçons », n'est il pas notoire que de tels comploteurs se font un « jargon à part » ? Aussi la confusion des langues s'impose pour confondre les conspirateurs : il suffit, comme Dieu l'a fait, de diviser pour régner et déjouer tous les « projets d'iniquité ». D'ailleurs Babel nous l'enseigne, c'est le verbe qui fait et défait les sociétés. Cette sacralité du langage, que permet d'affirmer par la bande l'épisode de Babel, doit être mise en relation avec le rôle charnière que Castel affecte à la philologie dans l'économie générale du savoir. L'étude des langues semble en effet procurer ce Sésame épistémologique qui permet d'accéder au « premier de tous les arts », celui de « connoître Dieu et de le servir ». Si la clef des arts doit se chercher dans l'histoire, celle de l'histoire réside dans un comparatisme linguistique qui passe mythes et légendes au crible de l'étymologie et découvre la main de Moïse au bout du fil d'Ariane.

Dans *L'homme moral opposé à l'homme physique*, Castel inscrit l'épisode de Babel dans une perspective plus large qui reprend les faits à partir de la première alliance conclue par Dieu avec les hommes :

On sort de l'Arche, les enfants se multiplient, l'ordre de se disperser et de remplir la terre arrive : Noé le leur intime. A Sem, il donne l'Orient et l'Asie, à Japhet l'Europe ou l'Occident, laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Canaan, et indirectement sur son père, ses frères, etc. Jusques-là, la Société s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes et peut-être d'un ou deux millions sans que ces hommes déjà un peu pervers ne pensent trop à rompre leur société primitive. [...] Pour gagner du temps, Nembrod peut-être, et les plus déterminés des Chamites mal

²¹ D. DROIXHE, « Interpréter Babel : Simon, Leclerc, Basnage », *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft* 2, 1992, 137-43.

partagés et réfractaires à la dispersion, proposent de faire et font une ville immense et une tour sous le beau prétexte de se rendre célèbres à la postérité. [...] Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues et force toutes ces têtes de nations à se séparer (p. 72-73).

Castel fait ici coup double. Il résout tout d'abord une contradiction du texte biblique déjà relevée au quatrième siècle par saint Philastre : comment expliquer l'existence d'« une seule lèvre » au moment de la construction de la tour alors que les descendants de Noé se sont préalablement partagés l'héritage paternel et dispersés à travers les régions du globe selon une répartition rigoureusement décrite au chapitre X de la Genèse ? La réponse du Jésuite pose le principe d'une sociabilité primitive et obstinée qui fait naturellement flèche contre l'anthropologie rousseauiste et le fantasme d'un état de nature où les prodiges de la Providence cèdent le pas à la satisfaction des besoins. La riposte souligne non sans malice les carences d'un système qui veut « tout réduire à la Physique anatomique et corpusculaire » : quand il s'agit d'inventer les langues, le citoyen de Genève « n'en peut venir à bout ». Le miracle de Babel aurait pu fournir « le dénouement et la résolution facile du problème qui embrouille et confond M. R[ousseau]²² ». Au lieu de cela, « l'origine des langues et l'invention de la parole » sont pour lui « le rocher de Sysiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes », qu'il ne peut « jamais combler ou fixer²³ ». Faisant preuve d'une réelle acuité de jugement, Castel isole un paradoxe que relèveront entre autres M. Duchet ou J. Starobinski, ce fameux diallèle entre langage et société par lequel « loin de sortir du cercle des origines, Rousseau délibérément s'y enferme²⁴ ».

Pour briser ce cercle infernal, Castel fait un crochet par le Paradis et son Jardin des délices : Ève y apparaît telle la Muse par qui le langage arrive. « Rousseau ignore-t-il qu'Adam, à sa vue, devint disert, éloquent, prophète et comme poète en sa faveur, avec toute la décence possible, et d'un ton digne de Dieu même, qui étoit présent, et la lui présentait²⁵. » Ce tête à tête originel, qui évacue la problématique ontologique en affirmant la dimension sociale du langage comme communication, laisse en retrait la Divinité, apparemment réduite à de la simple figuration. Mais Castel remet bon ordre dans la distribution quelques pages plus loin en affirmant le premier rôle du Créateur : « Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalement : Voilà une belle image, un beau tableau, une belle statue, il

²² *L'homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R***. Lettres philosophiques*, Toulouse, 1756, 52-54.

²³ *Idem*, 81.

²⁴ M. DUCHET et M. LAUNAY, « Synchronie et diachronie : L'Essai sur l'origine des langues et le second Discours », *Revue internationale de philosophie* 82, 1967, 429.

²⁵ *L'homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R***. Lettres philosophiques*, Toulouse, 1756, 44.

n'y manque que la parole. Il fit donc Ève, et dès lors Adam parla²⁶. » Aussi, la parole surgit tout « naturellement » de la généreuse corbeille de talents et d'aptitudes offerte par le Père au premier homme. Car « on pense assez ceci dans la philosophie chrétienne, qu'Adam avoit l'infusion, le germe au moins de tous les arts humains, divins même²⁷ ».

L'apparition du langage, inscrite dans le processus général de la Création, se résume en définitive à l'exploitation humaine du don divin fondamental, celui de l'âme et de ses facultés. Entre origine naturelle et surnaturelle, Castel ménage donc un moyen terme déjà formulé par saint Augustin et radicalisé ensuite par saint Basile et son disciple, Grégoire de Nysse. Certes, l'hypothèse d'une acquisition et d'un développement progressif du langage en fonction des besoins et des conditions historiques données ne trouve ici aucun écho : la verve d'Adam est immédiate et spontanée. Mais le Jésuite fait clairement la part belle à la créativité humaine, dans une modulation du dogme qui récupère habilement le thème sensualiste de la poéticité primitive. Par ailleurs, la mise en évidence de l'éloquence du premier homme ne doit pas nous étonner chez un auteur comme Castel qui, à contre-courant de l'éthique moliniste de la médiocrité, salue les vertus du génie artistique et de l'invention scientifique²⁸. Son *Traité de l'imagination*, qui réexamine l'innéisme cartésien à la faveur des lumières lockiennes, évoque les « opérations corporelles » qui président à la représentation des idées et célèbre le pouvoir de l'image, tremplin de cette invention qui rapproche l'homme de Dieu et introduit au pouvoir du Verbe.

III. FILS PRÉFÉRÉ ET PEUPLE ÉLU : SEM, CHAM ET JAPHET

Selon le texte de la Genèse, la fin du Déluge marque les débuts de la première grande diaspora humaine. Dieu, toute colère rentrée, partage ses terres et ses faveurs entre les trois fils du fidèle Noé. C'est le premier-né qui hérite de la meilleure part et de la plus haute destinée. La généalogie biblique, qui distribue peuples et territoires suivant une stricte hiérarchie, consacre cette élection de la famille sémitique à travers les figures d'Héber et de Moïse. Pour Castel, il n'y a pas de droit d'aînesse qui tienne. D'ailleurs, « on dit bien vrai que les cadets valent souvent mieux que les aînés, même devant Dieu²⁹ ». Et le Jésuite de relever les mérites de la race de Cham qui « fut la plus inventive au sortir de l'Arche. Cette promotion – passagère, nous le verrons – n'est pas dépourvue d'ambiguïtés. Castel associe les destins sinueux des descendants de Cham et de Caïn à travers une curieuse

²⁶ *Idem*, 81.

²⁷ *Conciliation naïve et physique du vrai et du merveilleux des arts et de l'Antiquité*, 17r^o.

²⁸ Cf. l'article de Manuel Couvreur dans le présent volume, 152-154.

²⁹ *Conciliation naïve et physique du vrai et du merveilleux des arts et de l'Antiquité*, 18r^o.

filiation placée sous le double signe de la malédiction et du pardon. « Fondateurs des villes » et « inventeurs des arts ante et postdiluviens », ces caïnites et ces chamites « méritent » sans aucun doute des égards : « il peut fort bien y voir de fort honnêtes gens parmi tous ces gens là ». Mais le sociétaire de Trévoux « les estime ce qu'ils valent » et « observe sans façon qu'il est fâcheux dans l'histoire des arts (arts profanes) que ce soient des profanes, des gens maudits même de Dieu et des hommes, qui les aient inventés ». Leurs empires, qui ont fait « l'admiration de toute l'humanité et nommément des japhétiens, Grecs, Romains, Gaulois, Espagnols renferment un profond mystère qui témoigne en définitive de la miséricorde divine. Le Créateur, touché sans doute du retour de Cham au bien et du mérite naturel de Nesraïm, mit en Egypte et dans toute la terre de Chanaan, [...], un levain de sagesse et de bonne conduite dont il voulut que le fondateur même d'un nouvel ordre de choses, de Providence, de religion, Moïse, fut instruit en plein³⁰. »

Jusqu'ici, rien de très neuf : Castel ne fait que démarquer l'argument du Discours sur l'Histoire universelle. L'Égypte, terre d'accueil de Cham et de sa famille, vaut bien un compromis. La patrie des Pharaons vient en effet fort à propos combler le vide chronologique entre le commencement du monde et l'apparition de la civilisation classique. Par ailleurs, le mystère des antiquités égyptiennes entretient un merveilleux spéculatif où se croisent hermétisme et imagination cabalistique. Les hiéroglyphes, investis de pouvoirs magiques, suscitent une fascination teintée de mysticisme qui accrédite l'idée d'une vérité transcendante scellée dans l'Écriture. L'Oedipus aegyptus d'Athanase Kircher illustre bien cette égyptomanie qui croit découvrir dans le secret des signes les origines du monde et qui pose, avec les travaux de l'évêque Warburton³¹ et de l'abbé Barthélémy³², les premiers jalons d'une histoire générale des représentations graphiques. Castel n'ignore pas les ressources que charrient les eaux du Nil : l'Égypte, note-t-il, peut « aider la raison à souscrire à la foi dans ce qu'elle a de plus merveilleux³³ ». Le Jésuite est donc prêt à lui accorder, à l'instar de Bossuet, un rôle privilégié dans le développement des sciences et de la culture. Point trop n'en faut cependant car il s'agit de préserver les droits d'auteur des enfants d'Adam. Aussi regarde-t-il le pays de « Cléopâtre comme le berceau de la renaissance des arts en Occident, conjecturant fortement que leur première naissance en Orient venant du Ciel même, a trouvé son premier

³⁰ *Ibid.*, 19r° et v°.

³¹ *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, Paris, H.-L. Guérin, 1744.

³² « Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque », *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 32, (1768).

³³ *Lettre du P. Castel au P. Berthier sur un passage de Diodore*.

berceau dans le Paradis terrestre³⁴. Du reste, le grand de l’Egypte n’a été que pendant mille ans ou même les 8 ou 900 ans après le Déluge [...] en un mot jusqu’au passage de la Mer Rouge³⁵ ».

La suite de l’Histoire consacre en effet la déchéance de la race de Cham, que la Providence, impitoyable dans ses décrets, a voulu « rendre tout à fait subalterne à Japhet, la rendant d’abord tributaire pour la rendre ensuite servile à ce dernier héritier des biens de la terre et surtout du ciel³⁶ ». Ainsi s’opère chez Castel un double transfert nationaliste au terme duquel le fils préféré de Noé semble bien s’identifier à Japhet et le peuple élu aux Gaulois. Dans la course aux origines, Sem, Héber et Abraham se voient évincés par leur cousins français pour lesquels Castel revendique la palme de fidélité au Christ : ce sont les « Gaules qui paroissent par le moyen de leurs Druides s’être maintenues jusqu’aux Romains et presque jusqu’à Jésus-Christ, s’être maintenues dis-je, dans la première Religion naturelle ou à demi révélée de Japhet ou de Noé, sans trop de mélange, j’aime à le croire, d’idolâtrie et de superstition³⁷ ». Le mythe du primitivisme gaulois rencontre ici celui de la pureté de la langue française, dans une rhétorique qui associe virginité linguistique et rigueur morale : « cette langue jadis si naïve, si pleine de pudeur et désormais errante et vagabonde [...] quelle académie pourra l’empêcher de se dégrader, je lâche le mot, de se prostituer à tous les génies antifrancçois³⁸ ? »

Le sentiment patriotique de Castel, que la polémique avec un Voltaire entiché d’Angleterre exacerbe manifestement, ne verse cependant pas dans les dérives linguistiques des celtomanes³⁹. Emmenés au dix-huitième siècle par le P. Pezron, P.-A. Levesque de la Ravalière ou l’abbé Bullet, ceux-ci remettent en cause l’origine latine du français, pourtant acquise dès la Renaissance par les travaux de J. Dubois ou Ch. de Bovelles et réaffirmée ensuite par les Pasquier, Falconet et autres Ménage. La romanité essentielle du français est clairement reconnue par Castel qui note : « nos langues modernes ne sont évidemment que le Galimathias, vrai Pot pourri des langues anciennes. Le grec et le latin retrouveroient leurs vestiges encore bien imprimés dans tous les pas qu’ils feroient deans nos langues françoises, italiennes, allemandes et espagnoles⁴⁰. » La présence du grec, mentionné sur

³⁴ *Idem*, 1r°.

³⁵ *Conciliation naïve et physique du vrai et du merveilleux des arts et de l’Antiquité*, 21r°.

³⁶ *Idem*, 20v°.

³⁷ *Lettres sur le proverbe qui dit pêcher en eau trouble*, 30v°.

³⁸ *Idem*, 91v°.

³⁹ D. DROIXHE, « Celtomanie et romanisme », *La linguistique et l’appel de l’histoire (1600-1800), Rationalisme et révolutions positives*, Paris-Genève, Droz, 1978, 142-159. Ch. GRELL, « Gaulois, Romains et Germains : l’héritage des Lumières », *Camille Jullian, l’histoire de la Gaule et le nationalisme français*, Lyon, 1991, 7-27.

⁴⁰ *Lettres sur le proverbe qui dit pêcher en eau trouble*, 92v°.

pied d'égalité avec le latin, laisse perplexe. Les tentatives des Perion, Estienne et Trippault, qui cherchaient à anoblir le vulgaire en soulignant sa « conformité » avec la langue d'Hérodote, ont fait long feu⁴¹. Il reste que Castel pose le principe d'une unité linguistique européenne qui place romans et germaniques sous le patronage du même Japhet.

D'abord réduite à quatre rejetons, la famille s'agrandit et se découvre un ancêtre tartare par qui tout a été peuplé : « Et combien de Conquérants fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Asie, l'Afrique et même l'Europe. Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion dérive de la Scythie ou du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit et rétabli en parcelles le grand Empire des Romains, n'étoient que Gots, Visigots, Ostrogots, Sarmates, Huns, Vandales, Huns, Vandales, Gepides, Lombards, Bourguignons, et enfin Francs ou François, généralement issus des déserts mêmes des Palus-Méotides⁴². » Cette mosaïque des nations reconstituée par Castel dessine l'image d'un peuplement de la Romania à partir d'un berceau situé sur les bords de la mer d'Azov ou de la Mer Noire. Bref, en Scythie. Le mot est lâché. On connaît le rôle ambivalent que le prototype scythique a joué dans l'identification de la famille indo-européenne⁴³. Les débordements nationalistes ont étouffé dans l'œuf l'hypothèse pourtant prometteuse d'une matrice commune née à la jonction de l'Orient et de l'Occident.

Philologues et érudits de tous pays se sont en effet lancés dans la recherche patriotique de leurs racines scythiques. À commencer par les lettrés de l'École de Leyde : tirant profit de la redécouverte du gothique et du comparatisme germano-persan, Becanus, Mylius et Scieckius assurent la promotion de leur flamand maternel. Les Allemands, Morhof et Praschius en tête, leur emboîtent le pas et utilisent les travaux de Junius sur l'unité des langues germanique pour assurer la primauté d'une matrice teutonique. Ces excès sont bien absents des travaux d'un Saumaise ou d'un Boxhorn qui livre à la postérité ce qui peut-être considéré comme « la charte de

⁴¹ C. DEMAIZIÈRE, « La langue à la recherche de ses origines : la mode des étymologies grecques », *Réforme, Humanisme, Renaissance* 15, 1982, 65-78.

⁴² *L'homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R***. Lettres philosophiques*, Toulouse, 1756, 123-24.

⁴³ D. DROIXHE, « Vers l'hypothèse indo-européenne : Saumaise, Boxhorn et le prototype scythique (1643-1654) » et « Tradition scythique et celtomanie », *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positives*, Paris-Genève, Droz, 1978, 86-98 et 126-141 ; M. OLENDER, « Europe, or how to escape Babel », *Proof and persuasion in History*, ed. by A. Grafton et S.L. Marchand, Wesleyan University, 5-25 (History and Theory. Studies in the Philosophy of History. Theme Issue 33).

l'hypothèse indo-européenne à l'âge classique⁴⁴ ». Alors qu'elles cherchent à établir l'indépendance du groupe celtique, les *Origines anversoises*⁴⁵, mal comprises et détournées de leur objectif, encourageront une assimilation entre Celtes et Germains consommée par Cluvier et Vossius. Cette confusion qui fait le lit de la celtomanie trouve notamment de prestigieux échos chez Leibniz qui assure par ailleurs le transfert à l'est, vers les plaines slaves et turco-tartares, de la notion scythique. L'examen approfondi de sa *Brevis designatio*, publiée en 1710, permettrait de juger des affinités avec les thèses de Castel, qui connaissait manifestement les travaux du théologien de Leipzig.

*

Dans l'évocation du destin contrasté des fils de Cham et de Japhet, une absence frappe : celle de Sem, à la descendance duquel Castel prête en définitive peu d'intérêt et consacre peu de commentaires. Que deviennent le prestige et la primauté du peuple élu quand se présentent les fidèles Gaulois ou François, tout auréolés de leur glorieuse origine scythique ? Certes, l'antiquité de l'hébreu est proclamée par le Jésuite mais avec une sorte de détachement par lequel le dogme relève en définitive du vraisemblable et non de la certitude. Aussi ce privilège ne semble pas peser bien lourd alors que se constitue, un peu en retrait sans doute, un berceau selon sa raison et son cœur que les travaux de Leibniz ne permettent plus d'ignorer. Confrontés aux progrès de la critique comparative, Huet, Thomassin et Calmet ont proposé des aménagements du cadre monogénétique traditionnel et redessiné le profil d'un prototype menacé dès la Renaissance par les prétentions, parfois antisémites, des celto et germanophiles⁴⁶.

Le dogme résisterait-il chez Castel à l'appel du désert des Tartares ? On a peine à le croire quand on lit sous sa plume, à propos de Babel : « Il est vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa et apprit aux hommes vingt et trente langues tout d'un coup⁴⁷. » Le cordon ombilical avec l'hébreu est ici implicitement tranché. Le principe d'une stricte filiation à partir d'une souche commune cède la place à une forme d'éclatement polygénétique après Babel. La langue du Paradis serait-elle définitivement perdue, comme le prétendent Cluvier et Grotius ? Bacon et Scaliger auraient-ils raison

⁴⁴ D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positives*, Paris-Genève, Droz, 1978, 92.

⁴⁵ *Originum gallicarum liber*, Amstellodami, apud J. Janssonium, 1720.

⁴⁶ M.-L. DEMONET-LAUNAY, « L'hébreu dans la Renaissance française », *Jewish Language review* V, 1985, 16-28 ; M. OLENDER, *Les langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard / Le Seuil, 1989.

⁴⁷ *L'homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R***. Lettres philosophiques*, Toulouse, 1756, 53.

quand ils décrivent l'hébreu comme un dialecte parmi ou d'autre, voire un rejeton abâtardi ? Avec prudence et finesse, Castel abandonne à l'imagination de chacun ces questions peu orthodoxes.